

Préface

Ce livre retrace la pensée et les combats d'un homme de conviction et de courage, d'un grand Républicain. Il évoque une période tumultueuse de notre histoire contemporaine où le Sénat, puissant sous la III^e République, les griffes rognées par la IV^e République, a retrouvé, sous la V^e République, un rôle important. À cette renaissance du Sénat, le président Gaston Monnerville a grandement contribué. Sous son autorité, le Conseil de la République, voué à n'être qu'un cénacle, est devenu une assemblée parlementaire. Et l'affrontement, si violent dans la forme, avec de Gaulle, lors du référendum d'octobre 1962 sur le recours à l'article 11 de la Constitution, a marqué que le Sénat, sous la présidence de Gaston Monnerville, n'accepterait jamais d'être une Chambre d'enregistrement des volontés du pouvoir exécutif, aussi prestigieux soit son titulaire. La réélection de Gaston Monnerville à la présidence, en octobre 1965, témoigne de la confiance que la majorité de la Haute Assemblée lui avait conservée dans la tourmente politique. Qu'après vingt-deux ans de présidence, Gaston Monnerville ait décidé, en 1968, de ne point se représenter, témoigne de sa sagesse, non de l'ingratitude de ses collègues. Qu'il soit demeuré parmi eux jusqu'à sa nomination au Conseil constitutionnel, en 1977, est la marque de son attachement au Sénat que symbolise heureusement son nom donné à l'une de ses salles, comme pour Clemenceau, son modèle, et René Coty, son ami.

Au-delà de l'action et de la pensée du président du Sénat que retrace cet ouvrage, c'est l'homme, ses convictions, son destin, qui appellent attention et admiration.

J'ai toujours pensé qu'une démocratie, pour être vigoureuse, a besoin de modèles, de destins accomplis qui inspirent la jeunesse. Quelle vie, à cet égard, peut être plus exemplaire que celle de Gaston Monnerville ? Enfant de la République française, il se ressentit tel d'autant plus intensément qu'il était né dans ce que l'on appelait les « vieilles colonies », en Guyane, terre plus ignorée que choyée par la métropole. Mais l'enfant de Guyane avait appris que la République voulait que tous ses enfants soient libres, égaux et fraternels. L'idéal républicain appris à l'école, même démenti par la réalité coloniale, était, pour lui, acte de foi et principe d'action. La République avait aboli l'esclavage et fait des siens des hommes libres. À suivre le destin de Gaston Monnerville, on comprend pourquoi il chérissait tant les Républicains de 1848. Il était l'un des leurs, par la générosité du cœur et l'idéal, de liberté, de justice, de progrès. Toute sa vie, il a honoré Victor Schœlcher, le champion de l'abolition de l'esclavage, ami d'exil de Hugo, compagnon de lutte de Gambetta.

L'école républicaine lui était ouverte. La République donna à l'adolescent guyanais sa chance, par une bourse obtenue grâce à ses mérites. L'élitisme républicain s'affirmait ainsi dès le jeune âge, en ces temps exigeants. L'adolescent gagna la métropole et, là, gravit les échelons qui conduisaient au barreau. Être avocat, quelle chance et quel défi pour un jeune homme de couleur, sans fortune ni relations, dans la France des années vingt ! Gaston Monnerville plaïda de grandes causes aux côtés de son maître César Campinchi et d'Henry Torrès. Il milita pour la fermeture du bagne de Cayenne, cette flétrissure pour la Guyane et cette honte pour la France. Mais le succès professionnel ne pouvait le satisfaire. Il lui fallait aussi servir la République. Il entra en politique avec la même passion qu'il mettait à plaider. Républicain de conviction, il alla tout naturellement au Parti radical, celui de Clemenceau. En même temps, il militait contre le racisme et l'antisémitisme au sein de la Ligue des droits de l'homme, de la LICA de Bernard Lecache, et de la franc-maçonnerie.

L'enfant pauvre de la Guyane devint député, ministre. Gaston Monnerville apparaissait comme l'incarnation vivante d'une République fraternelle récompensant les mérites de chacun sans se soucier de son origine. Son talent d'orateur, il le devait aussi à l'école républicaine et c'était la République que ce talent défendait. Ses mandats, ses honneurs, il les devait à la démocratie républicaine, et c'était la République qu'il servait dans ses fonctions. Quand le désastre de nos armées livra la France et la République à ses pires ennemis, c'est encore la République qu'il défendit en combattant pour la France, tant elles étaient indissociables pour lui.

La deuxième partie de sa carrière, après la lutte et la victoire, est rapportée dans ce livre. Le destin de Gaston Monnerville se confond, dès lors, avec celui du Sénat. Ils étaient faits l'un pour l'autre, comme on le dit des couples heureux. Ouvrons donc la chronique de cette histoire d'amour : « Il était une fois à Paris, au Palais du Luxembourg... »

Robert BADINTER